

Michel Nuridsany
Andy Andy

roman



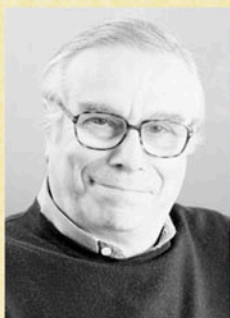
« Warhol, je suis son amant. »

Extrait de la publication

Flammariion

Andy Andy

Michel
Nuridsany



« Warhol, je suis son amant. Évidemment, tout le monde me prend pour un gigolo. Ça m'amuse. Si l'on savait...
Oui : j'avais une vie avant de connaître ce cher Andy. Étudiant à l'École du Louvre et voleur amateur, formé ensuite, plus sérieusement, par un collectionneur du quai Voltaire, marchand de faux qu'il savait admirablement rendre vrais, trafiquant d'armes proche des renseignements généraux que j'appelais Monsieur X, je suis devenu un excellent faussaire et un riche marchand. Au Japon, qui était un Eldorado pour des gens comme moi dans les années 60, j'ai fait fortune et rencontré Warhol. On l'appelait, alors, le survivant. C'est un peu après, alors que nous revenions de Giverny, qu'il m'a fait la proposition qui allait changer ma vie et la sienne : prendre sa place, continuer son œuvre, entrer en possession de la marque, comme il m'a dit. Et lui? Incroyable. Vous n'imaginez pas ce qu'il m'a demandé. »

Dans cette étourdissante fantaisie, tout est vrai et le reste vraisemblable. Michel Nuridsany joue en virtuose des vertiges qu'il nous offre, ouvrant par effraction un monde où tout se mêle, le faux, le vrai et l'entre-deux.

Michel Nuridsany est critique d'art et commissaire d'exposition indépendant. Il est l'auteur, chez Flammarion, de plusieurs biographies (Warhol, Dalí, Caravage).

Flammarion

Extrait de la publication

Andy Andy

DU MÊME AUTEUR

- Métamorphoses/Tom Drahos*, Créatis, Prix du 1^{er} livre photo, 1981.
- 10 Photographes, 10 Critiques* (sur Brassai), Créatis, 1982.
- Homo Loquens* (Entretiens avec Masson, Bram Van Velde, Beuys, Mario Merz, Daniel Buren, Jean Tinguely, Pierre Klossowski, Erté, William Burroughs, Claude Simon, Alain Robbe-Grillet, Eugène Ionesco, Robert Pinget, Pierre Boulez, Steve Reich, Xenakis, François Truffaut, Alain Resnais, René Clair, Jean-Louis Barrault, Peter Brook), Ryoko Tsuchin, 1983.
- Buren au Palais-Royal*, Art Édition, 1988.
- Anthologie de la poésie précieuse*, Éditions de la Différence, 1990.
- Kafka, Nadaud, Nuridsany*, Éditions Nouvelles Nouvelles, 1990.
- Photos-souvenir*, Paris Audiovisuel, 1991.
- La Commande publique*, Réunion des Musées nationaux, 1991.
- Absences*, Éditions Galerie de Paris, 1992.
- Les Années 70, Chapitre sur l'art contemporain*, Éditions du Regard, 1993.
- Lee U-Fan*, Toshi-Suppan, 1993.
- Pierre et Gilles*, Actes Sud, 1994.
- Suh Se-Ok*, Hyundai, 1996.
- Dialogues de l'ombre*, Paris Musées, 1997.
- L'Incomparable M. Watteau*, Maeght, 1998.
- Andy Warhol*, Flammarion/Grandes Biographies, 2001.
- Vézelay*, Éditions du Huitième Jour, 2001.
- Des églises dans les vignes*, Éditions du Huitième Jour, 2002.
- Françoise Petrovitch*, Semiose Éditions, 2003.
- L'Art contemporain chinois*, Flammarion, 2004.
- Dalí*, Flammarion/Grandes Biographies, 2004.
- Cent Chefs-d'œuvre de la peinture*, Flammarion, 2006.
- Ce sera notre secret, monsieur Watteau*, roman, Flammarion, 2006.
- Le Dernier Tableau de Titien*, Éditions du Huitième Jour, 2008.
- Caravage*, Flammarion/Grandes Biographies, 2010.
- Histoire du Palais-Royal/Les deux plateaux Daniel Buren*, Actes Sud, 2010.

Michel Nuridsany

Andy Andy

roman

Flammarion

*Ce texte est une fiction. Certains personnages ont existé.
D'autres sont purement imaginaires. Comme certaines
situations.*

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8347-3

À Claude Lévêque.

« Je est un autre. »
Arthur Rimbaud

1.

Warhol, je suis son amant.

Enfin, si l'on s'en tient à une terminologie du XIX^e siècle.

Romantique.

Convenue.

Il me dit *chéri*, en français, parce que j'ai un passeport indiquant Dreux comme lieu de naissance et que j'ai, paraît-il, une tête à porter un béret. Moi je l'appelle *schweetheart* avec l'accent d'Humphrey Bogart, mâchouillant, comme lui, les mots.

Andy trouve ça drôle. Moi j'en rajoute un peu et on délire, à partir de là, pendant des heures, comme des gosses.

Côté sexe, rien de bien flambant : il se masturbe de son côté moi du mien. On se regarde.

Bon.

Quand il reste à New York et que je repars à Paris, on fait l'amour par téléphone. Il adore. Je crois, même, qu'il préfère.

Tout le monde sait cela : il déteste qu'on le touche.

Je lui murmure des obscénités. Je l'entends qui rigole et puis qui rigole moins. Il y a de petits halètements saccadés suivis, assez vite, d'une convulsion pas bien longue mais violente. Il dit *salut* et il raccroche.

On le prétend voyeur. Lui laisse croire que le danseur au fouet du Dom, haut lieu de la drague et de la drogue, le bat un peu. Et tout le monde se repasse le mot avec des airs de conspirateurs détenant un secret planétaire.

Alors, *une bande de sadomasos* l'entourage d'Andy ?

On l'a dit.

Dois-je avouer qu'il y a un peu de vrai dans ces secrets éventés ?

Mais, là-dessus, je n'irai pas plus loin.

Avec moi, de toute façon, pas de ça : je déteste qu'on me bouscule. Je n'ai pas besoin qu'on me menotte, qu'on me pince les seins, qu'on me cingle les fesses, qu'on me ligote les testicules ou qu'on m'humilie pour bander. Andy exerce peut-être, sur moi, son sadisme autrement. Je ne m'en rends pas compte.

Si je ne m'en rends pas compte, quelle importance, non ?

Suis-je donc inconscient ? Pas à la hauteur ?

Franchement, je m'en fous.

Y a-t-il de l'amour ou quelque chose de ce genre entre nous ? Autant répondre tout de suite non. Il me fascine et m'horrifie.

Comme il fascine et horrifie tout le monde.

Si je dois préciser vraiment, comment je le perçois, plus que tout en fait, me sidèrent sa candeur, son innocence.

Oui, sa candeur et son innocence, mêlées d'une tout aussi profonde perversité, allez savoir de quelle façon !

J'en reparlerai peut-être.

Andy, comme Dalí, comme Duchamp, qu'il a pris pour modèles très tôt, a mis du génie dans son art, certes, mais aussi dans sa vie.

Quelle vie ?

Des biographies existent.

À lire avec précaution, comme on pourra s'en rendre compte en découvrant ce que je vais dire.

Elles racontent toutes la même chose, varient un peu sur des détails.

Elles ne valent rien.

Mais j'en suis aux prémices. Restons-y.

Jouer le rôle de l'amant en chef de Warhol est une occupation à temps complet. Non seulement parce qu'on se trouve constamment exposé au regard des médias, des amis, des ennemis, des professionnels de toutes sortes et de ceux qui vivent à ses dépens.

On mettra « à ses dépens » entre guillemets. Andy, en effet, exploite ceux qui tournent autour de lui sans honte, surabondamment. Eux en profitent, au fond, assez peu.

Ceux du premier cercle jouent dans les films, aident à réaliser les sérigraphies, rabattent les beaux garçons, parfois de jolies filles, divertissent d'une manière ou d'une autre le boss ; les autres vont

chercher les sandwiches, les Coca, la vodka, quelques substances illicites, jouent les manœuvres sur les tournages et les gros bras à l'entrée pour refouler les importuns. Personne ne peut rester ici sans rien faire. Immédiatement on lui trouve un emploi.

Et, rapidement, il devient un esclave, ébloui de se trouver dans la proximité de Bianca Jagger, de Paloma Picasso, de Lou Reed, de Nico, d'Edie Sedgwick, de Dennis Hopper, de Truman Capote, de William Burroughs, de David Hockney, de Dalí, de Duchamp, d'un certain Victor Hugo à peau mate et à grosse moustache noire, sans compter les riches collectionneurs, les blancs-becs en plastique et à limousine de Wall Street qui viennent s'encanailler ici.

Tout le monde succombe.

Moi, Andy m'exhibe.

J'avoue que les regards jetés sur ma personne, quand je sors avec lui, me flattent un peu. Les « qui est-ce ? » chuchotés dans mon dos, assez fort pour que j'entende, m'amuse. M'amuse beaucoup.

D'autres l'abordent d'un « C'est ton Noureev ? » (je ressemble à Noureev) en me coulant des regards appuyés qui se veulent séducteurs et en parlant de moi à la troisième personne du singulier, comme si j'étais un objet.

Moi, je tourne la tête.

Je m'en fous.

Ils me croient probablement idiot et doivent se demander pourquoi Andy me promène derrière lui.

Ai-je une grosse bite ? Une façon de faire l'amour particulièrement *terrific* ?

Ils me prennent, à l'évidence, pour un gigolo. Et, parfois, pour les égarer, par plaisir, je me comporte en gigolo.

Je demande à Andy de m'acheter n'importe quoi, en passant dans la rue : « Oh Andy, achète-moi ce rasoir électrique ! », « Oh Andy achète-moi cette boîte de chocolats ! », « Oh, Andy achète-moi cet aspirateur ! », « Oh Andy, achète-moi cette bague ! »

Et Andy, étonné, mais rigolard, s'exécute.

De toute façon, il achète tout le temps n'importe quoi.

Moi, un gigolo !

J'avais une vie avant de connaître Andy.

Je louais une suite à l'année au Peninsula de Hong Kong, au Peninsula de Tokyo, moins *luxueux*, sans doute, que le Mandarin Oriental mais qui a vue sur les jardins du palais impérial, j'avais des propriétés au Cap, à Marrakech, Rio, Abou Dhabi, un appartement *bohème* à Montparnasse et l'autre rue de Varenne. J'invitais ici ou là des collectionneurs, des artistes, des chefs d'entreprise, des hommes politiques et même, parfois, des chefs d'État.

Warhol se doutait vaguement de ce que je faisais avant de le rencontrer, mais je crois qu'il préférerait ne pas le savoir. En tout cas, il ignorait à peu près tout de mes activités dans le domaine, disons *du marché de l'art* pour rester dans l'*understatement* nécessaire.

Cette activité m'a rapporté, en quelques années au Japon et dans le Sud-Est asiatique, suffisamment d'argent pour vivre dans le confort, et plus que cela, pour côtoyer et traiter en amis ceux qu'on nomme, je ne sais trop pourquoi, *les grands de ce monde* et pour brûler la vie, ainsi, très agréablement.

Bref, la personne *intéressée*, dans la relation que nous avons, Andy et moi, n'est pas celle qu'on pense.

Autant le préciser tout de suite.

Mais, autour d'Andy, ils se posent des questions qui leur ressemblent, basses et stupides. Dupes des apparences.

Andy, je ne *l'aime* pas, je le répète. On se masturbe gentiment, oui. On joue à être amants. On nous invite ensemble. On va chez Max's, dans les night-clubs ensemble. Mais tout cela n'est rien : nos rapports sont d'un autre ordre, fondés sur d'autres critères, d'autres attraits, d'autres besoins, d'autres échanges et un secret partagé... qui fait, en réalité, l'objet de l'ouvrage que voilà.

Cet ouvrage, l'éditeur l'a intitulé *roman*.

Par prudence ?

Par souci d'éviter les procès que mes révélations ne manqueraient pas d'entraîner si on les présentait autrement que comme une fiction, comme un *roman* ?

Probablement.

Ce n'était pas ma volonté ; mais je voulais que ce livre paraisse. J'ai donc accepté.

Ce que j'ai à dire ne plaira pas aux marchands de Warhol, aux directeurs de musée possesseurs d'œuvres

de Warhol, aux collectionneurs de Warhol, à la Fondation Andy Warhol, aux critiques d'art, aux biographes, aux *spécialistes* du Pop Art en général et de Warhol en particulier.

Je sais qu'ils liront le livre à la loupe, accompagnés d'avocats. Tant pis. Je veux dire : tant pis pour eux. J'ai mis de côté suffisamment de documents pour envisager sereinement la sortie de mon ouvrage.

Qu'ils m'attaquent. J'attends ce moment avec sérénité.

Je reprends donc et je le redis : l'amour compte pour peu dans nos relations.

Je le regarde comme un entomologiste observe un insecte. Il a de longues jambes, une démarche heurtée, presque vacillante, des mains dont il ne sait pas quoi faire au bout de bras qu'il replie, qu'il cache dès qu'il peut.

Tout en mollesse, sur une ossature plutôt sèche et même dure, plein de tics quand il parle, son visage disparaît sous le fond de teint. Il a beau dire que, si vous avez un bouton, il ne faut pas le cacher mais ajouter du rouge au rouge pour le faire ressortir, ça c'est pour la galerie, des *mots*, des formules qu'on reprendra et qui feront le tour du monde : lui, en réalité, dissimule beaucoup. Le coup de la perruque est un leurre.

Un jour, au passage d'une douane, je ne sais plus où exactement mais je l'ai vu, comme il fouillait fébrilement dans son sac à la recherche de son passeport, énervé, bafouillant, il a fait tomber sa trousse à maquillage qui s'est ouverte sous les yeux stupéfaits

des douaniers. Même une femme n'emporterait pas avec elle, en avion, autant de crèmes, de poudres, de parfums, de rouges à lèvres, de pinces à épiler, de houppettes, de crayons, de pinceaux...

Il a une peau dégueulasse, Andy. Il a essayé tous les traitements possibles et imaginables et même les autres. Mais rien n'y a fait.

Enfant, sa santé donnait des inquiétudes : il avait des troubles nerveux, pleurait facilement, paraissait souvent désorienté, éprouvait des difficultés de coordination. De ce temps date la dépigmentation de sa peau.

Tout cela, il l'évoque plus ou moins précisément dans un de ses livres ; mais, comme toujours, avec humour, distance et un peu d'exagération pour qu'on ne le croie pas tout à fait.

D'ailleurs il parle d'abord de *dépression nerveuse* pour mentionner ensuite des crises affublées du nom de *danse de Saint-Guy*, en effet, mais en passant, mettant l'accent sur le fait qu'elles apparaissaient toujours le premier jour des vacances d'été et c'est cela qu'on retient.

Ces phénomènes de dépigmentation, doit-on les rapprocher de la perte prématurée de ses cheveux qui survient en pleine adolescence, phénomène dont on a dit qu'il a eu de l'incidence sur sa sexualité ?

On prétend qu'il est en plastique, Warhol. Moi qui le connais bien, je peux vous assurer que non. Mais il crée autour de lui une atmosphère d'irréalité, et se fabrique lui-même, au centre de tout cela, en

créature parfaitement désincarnée, insensible et froide.

Il a dit « Je pense que tout le monde devrait être une machine », cela chacun l'a retenu ; mais pas la suite pourtant intéressante : « car les machines ont moins de problèmes. »

Warhol, on l'écoute, mais par bribes et on néglige souvent l'essentiel.

L'œuvre de lui que je préfère avec *Sleep* – il faudra bien parler de ses œuvres à un moment ou à un autre – s'intitule *Andy Warhol Eating a Hamburger*. C'est un petit film de quatre minutes et seize secondes, tourné en super 8. Il se montre en plan fixe, mangeant un hamburger. Longuement. Roulant des yeux de dément. Il s'essuie la bouche, comme s'il avait du rouge à lèvres. D'ailleurs il en a peut-être. Puis il replie les restes dans le papier qui l'enveloppait.

Il est effrayant.

En même temps on voit qu'il déteste les hamburgers et qu'il se débrouille, face à la caméra, pour en avaler le moins possible. Il enlève d'abord la première tranche de pain. Après, il en laisse de côté un petit morceau, l'air de rien.

Hamburger, Coca-Cola, Campbell's, moi je veux bien. Andy s'efforce de donner l'impression qu'il ressemble à tout le monde ; mais, chez lui, il écoute de l'opéra et, quand on va au restaurant, tous les deux, sans personne pour rapporter ses propos, il choisit un établissement de premier ordre et nous commandons des plats raffinés.

Ne pas confondre, chez lui, le *show off* et le reste.

Il a demandé un hamburger à La Tour d'argent, avec du ketchup et un Coca-Cola du temps où l'établissement avait encore ses trois étoiles, d'accord, tout le monde a relaté l'incident ; mais c'était pour la galerie. Comme on refusait de le servir – avec une exquise politesse –, il s'était incliné : la scène avait été jouée, enregistrée. Cela suffisait.

Il vous donne l'impression qu'il se désintéresse de tout, Andy, qu'il laisse tout aller. En réalité, il contrôle tout, chaque chose et chaque nouveau venu dans son monde : c'est un manipulateur.

Froid pour ne pas donner prise à l'émotion.

Insensible pour ne pas trop souffrir.

Son univers fermé ne tolère pas le moindre pas de côté, sinon il s'écroule.

Andy, c'est Alice au pays des merveilles. Ceux qui pouvaient se le permettre l'appelaient *Drella* pour Cinderella.

Pas mal vu.

Lui n'aimait pas ça et ceux qui le faisaient ne le répétaient pas souvent.

On a raconté beaucoup de chose sur Andy.

Dirai-je que j'en sais plus que tout le monde sur lui parce qu'on joue à touche-pipi ?

Non, mais j'en connais plus que tout le monde dans de nombreux domaines qui le concernent et d'abord sur l'essentiel.

Ça oui.

Mise en pages
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01ELIN000291.N001
Dépôt légal : mars 2012

Extrait de la publication